

Henri Droguet

## Ventôses

Henri Droguet, né en 1944, a publié *Le Contre-Dit* (Gallimard, 1982).

Grande mâcheuse  
à s'empâter dans les jonceux paluds  
à resemer ses blancs oiseaux  
la mer natale râpe et refait ses remue-ménage

Les quatre vents bougeotent  
quêtent très net et sans chemin la drue chair fraîche  
et lors quelle proie  
vaine et fatale,

ou quel ravage...  
Le nord s'empêtre et ponce  
la lumière trouée tombe sur les amers  
et dans les cendres de la nuit  
— quelque part — un arbre est.

(je suis)  
inhabile, je tiens mon feu.

14-27 septembre 1982

### PSAUME

(Que prie pour moi  
et pour tous autres  
San Donato de la colline  
et Saint-Glinglin à sa semblance)

Sous le Ponte Vecchio  
ne coule pas la Seine  
déjà l'orage achève sa carrière et  
la nuit quitte à petit ses dix mille collines

dans le mitan du chemin de ma vie  
rédimé je renie mes erres  
je décrois en Dieu le Père Tout Puissant  
je prends mon bâton  
entre châtaigne et vigne et vigne  
j'entends sonner le bel asile  
et le répons réglé des campaniles  
dans la cité là-bas des anémones et des anciens tumultes

inexorablement  
le Temps me poivre et sale

(Que prie pour moi  
et pour tous les autres  
San Donato de la colline  
et Saint-Glinglin à sa semblance)

il y aura le chant fourchu d'un coq  
comme la pierre tôt jetée  
puis l'heure du chien  
des grillons  
des cigales  
et de la pipistrelle  
très doux levé le vent léchera l'aisselle rebleuie des villages  
vannera le seigle instable des nuages  
l'argent clair et des olivettes  
dans le désordre extrême des futaies fera le beau  
entonnera dans le silence superbe et redoutable des oiseaux  
sa rumeur ferroviaire  
puis ce sera un autre soir le même  
j'aurais partagé votre soif et parlé  
et j'irai boire les souterraines eaux

... et prie pour moi  
et pour tous autres  
San Donato des cent collines  
et Saint-Glinglin à sa semblance...

San Donato in collina — Saint-Malo. Août-septembre 1982

à vesce et fougère et vents de partance  
à la marelle des nuages  
comme la cendre à remâcher sur l'île  
et le laiton pourri des enclosures  
le ciel tenait sur les jonchaies ses coriaces cortèges  
où la volée pillarde des choucas tournait,  
mal

à scier les dents  
la douleur lessive des mémoires  
dans le parfum condamné des celliers  
et la fraîcheur d'esquive, au matin, des jusants

toute parole alors d'ornière  
s'éloigne et redéchire

la nuit (tenez vos os et vos chiens)  
la renouée se pousse à l'ombre d'ouest  
les vents véloces coulissent les jachères  
le chant des literies et l'ultime équinoxe

tout sera un jour dit parlé  
perdu  
la mer sonore et noire t'aura craché, le cœur net,  
sur le dernier ancien rivage  
l'étoile enfin sera au nord.

Saint-Malo-San Donato in collina. 20 juillet-19 août 1982

Après la pluie la pluie  
et l'ombre nouée qui trop tôt crachait ses étoiles  
poussait ses baquets,  
mêlait ses épis noirâtres et bleus

après la nuit la même nuit  
retissait mes cartes

et je marchais premièrement  
sous les eaux séantes  
aux alentours terraqués de la ville  
après le vent un autre vent  
tempestif rentonne ses flûtes  
capricieusement découd les hêtraies  
à voix de (Dieu)

muant  
perpétuel  
éloquent  
fragile  
il ronfle là

et l'oiseau dernier suspend son vol habile

la vague après la vague  
fait signe et replisse l'étrange étang rongeur  
(fluides simulacres,

mirages inverses).

Je casse mon temps.

Moi. Non.

J'ai laissé dire  
jamais je n'eus le dernier  
mot.

23 avril-10 mai 1982

## SUITE

n'est que rien  
où croît la doucette  
ou l'ajonc griffu,  
que sous un vent  
des peupleraies l'instable quinconce

qu'à maraude à boulange  
gratte un merle l'herbage  
et d'un vieux maïs la crissante cannaie  
(il a replu sur l'or aigre-doux des colzas)



## VERGOGNE

Toutes neiges cessantes,  
la nuit nous rejoignait.  
La tourbe mangeait,  
millénaire.

L'averse rogue, mitraillait, très momentanément.  
On regardait comme du sang pourrir aux socs bréchés  
et l'ortie périmer un chantier de radoub  
où les oiseaux menus s'émerveillèrent.

Le vent tourné courait, à tout choisir,  
dans l'écluse et les friches.

Hier, un autre jour,  
un glas sonnait sur les salines.  
En nos os obsolètes l'hiver coulait ses glaces.

J'étais sur le chemin,  
je regardais la route convenue  
vers le dernier péage.

26 février 1984

## ROMANCE

de quels mots racornis, ramendés,  
comme démaillotés,  
qui lors me furent camisole ordinaire  
et la patrie vérace,

de quelles aubes perdues aux lieux de songerie :  
collines et fleuves méandrins,  
le désordre inventé des gares, l'arroi des pêcheries,

de quelles pluies conniventes  
et de quels vents plus vieux  
sur la mer âpre et murmurante  
à remmêler ses mâchefers,

de quelle partance et quel passage,

de quelle trace inconnue  
par l'incertain chemin qui m'inventait  
(et le terme pourtant ne sera pas atteint  
et jamais je n'aurai lu tous les livres)

de quels rêves —

de quoi tenir mémoire ?  
pour quel registre enfin forclorre ?

27 mars 1984

## BORDEREAU

mais la bourbe aussi nous réduit...

je sais ce que je sais :  
l'accoutumée songerie hauturière  
par-devant l'océan bitumeux,  
la menace inlassée des pluies,  
l'émiettement désordonné des astres  
en l'écumeuse bannière des nuées  
(le ciel noué est en louage),  
le vent confusément molli,  
les oiseaux décrassés que nul n'entendra plus,  
la tache grise et décousue des eaux  
vers l'aurore  
tout au fond d'un quartier de carènes,  
et quelquefois l'oubli  
puis le pilon aveugle de la nuit ;  
sur la cloison l'herbe installe sa foudre  
et redevient.

Le feu résiste.

28 mars-4 avril 1984

## ALMANACH

Strophe :

arpentées les mansardes bleues de la nuit,  
les vents aveugles s'inventent  
dans la blanchisserie pénombreuse  
du jour petit,  
et les tourbes

toujours la mer, indécise et mobile, maugrée,  
crache à la grève étrécie, mensongère  
et vacante

lentes voracités des pluies  
dans les lisières quadrillées  
où l'on a tôt dressé le mât de gloire

un arbre sèche.

Antistrophe :

au même enclos tenu, toujours,  
et rêveuseux,  
tout repoigné de paroleries  
et requêtant aux infernaux rivages  
Eurydice laissée,  
si nu parfois que rabâchant :

— *Gardez-moi de toute fange,  
éloignez-moi des eaux amères,  
le ciel est maintenant creux ;  
mais toute peine, à la saison, remise,  
vous laisserez venir à moi l'oiseau parlementaire*

tôt replanté en la vaine mémoire,  
toujours — à n'en plus finir —  
vivant,

je ne réponds de rien,  
je me fais rare,  
je redoute le jour et la nuit pénultièmes.

## SENTENCE

Le bief tari s'encroûtait de limons rouges  
et corrompus,  
les orages mendiaient l'improbable patrie.

Le vent molli poussait ses fourches noires  
dans l'herbe raréfiée, les joncs en deuil,  
l'arbre quelconque qui dressait  
au ciel minci qui ravalait nos rêves  
ses bras surnuméraires.

La géographie habitée des racines  
s'inscrivait au profond des labours poudreux et frais,  
le sel trouait la pierre grasse des porcheries,  
rongeait les angles ;  
la mer stérile s'acharnait.

L'oiseau qui jubilait dans une épine neuve  
ne donnait pas réponse encore

les sources se lassèrent  
la nuit suffisante fut partout  
enfin nous reconnut

je n'inventais rien.

30 avril 1984

## AVIS DE RECHERCHE

Ni roi ni mage  
l'homme qui tant marchait  
sans héritage  
signes particuliers : néant  
la nuit qui le perçait  
tout d'un coup se délivre

Il passait dans des ports  
les forges nourrissaient leurs secrets  
la mer égarée débordait sous les étoiles tues  
et le réconciliait

Demain recule  
à fruit menu  
à granges closes  
l'enfance s'est accrue  
(l'homme a encore rêvé)

Sa route est tout devant  
il revient vers quelle source  
quel ciel vidé

vers quelle victoire ?

30 août-12 septembre 1984

## COMMENTAIRES

La mer sera  
chienne noire et tenace  
chienne grosse et savante  
qui rongera cent millénaires les rocs aléatoires  
les nuits passeront une à une  
sur l'archipel un volet cognera  
fragilement  
dans un vent de potences  
et moi j'aurai dans l'équinoxe  
touché — rien d'autre — tes visages  
et parlé beau  
(tout dit et le contraire de tout)  
lâché mon encre et mon aveu  
dans le mitan d'un lit toujours étrange  
contre toute attente  
— et dans la besogne — attendu  
cet hiver la faute  
et l'innocence.

6 septembre-4 octobre 1984

## LA VIE DURE

Il reste un peu de nuit,  
étrangement.  
L'herbe gerce et gercera.  
Derrière la porte  
il y a un oiseau qui se tait ;  
il faut attendre.

Le ciel se désordonne  
et le chantier menu  
saisonnier des étoiles.  
L'ombre notoire se rajuste.

J'ai trafiqué mon feu  
quand on quêtait le nord  
vers les maisons petites,  
mais un miroir rongait mes os.  
La nuit se nourrissait.

Dans la jachère, au fond des forges,  
les vents *parle*mentaient ;  
les chiens passaient dans les silences,  
l'oiseau compare et nu déchantait,  
tombait sur l'étang noir.

Nul paradis  
(nul paradis dans la fureur)  
mais la paix roide sur l'ossuaire  
et puis la cendre après.

\*

On parlait là de  
Dieu  
mais l'arbre était trop vaste.

\*

A trembler  
à renoncer,  
me tenant coi devant la fraîcheur buissonnière,  
ne soufflant mot,



à nuit tombée sur les falaises  
et les sept îles  
je prends les chemins hors-venus  
les quais violents de la patrie violente  
improbable  
violente

à tuer le temps  
à connaître la mort mot à mot  
je hurle Qui  
m'a conçu ? engendré ? qui produit ?  
qui nourri ? qui,  
jeté dans la douleur ?

au terme échu de la marée  
les nuageux rêvent très cru  
un oiseau désarmé contrechante  
les vents alexandrins tatouent les ciels

j'écris le lai de l'eau courante  
les roc à vergetures  
et les potences de la mer

6 juillet 1974-5 août 1976

Je suis venu ma neigeuse  
je viens d'ailleurs  
de plus loin que le vent et l'arbre  
je viens de l'outrenuit  
dans le chant de la grive  
le froissement des pavots et des linges  
je suis venu. Je t'

Mais...

la cadène  
les jours obliques des varechs obliques  
la serrure précise des crachats  
et les vents de miséricorde

le crincrin balnéaire des oiseaux

à tailler l'étoffe des forêts  
l'absence qu'il va peut-être mieux sans dire  
Bd de la mer vers trois heures

mais les mains prises  
et le sourire gagné sur la saison  
ce qui s'inscrit sur l'écorce de vivre  
et

la cadène

le pain des mots azymes  
ce que nul autre ne saurait dire  
que moi  
sur le verrou tranquille de la mer

la lie aux murs d'exécution  
la barbe aux morts toujours croissante

et la cadène. Je  
t'

27 juin-12 juillet 1974

Sept mille jours  
de cœur foulé  
de blés qui levèrent tôt  
de paroles perdues

d'insomnie de la déserte mer toujours là  
à ses chants de galère  
son tricot

ses césures

de pluie crossée comme une enfance  
en ce canton d'ardoise et schiste  
sept mille jours  
les mille pas des vents tôt revenus

flagellèrent les joncs les herbes floues  
vers les plages de l'Est  
ravaudèrent la nue dans un ciel de salpêtre  
houle saumure

la jambe des marées  
tondait le pain des plages  
se repentait

le rechant des calfats vieillissait  
dans le fin fond des darses  
la ville puait superbement  
l'ozone et les matelotes.

5 février 1973

Il y eut à l'aurore le chahut triomphal  
des oiseaux de lisière,

les saumâtres abois s'inscrivirent  
au ciel quasi tartare  
où s'effaçait la chapelure des foudroyés nuages,

il y eut le soleil comme un rot tranquille,  
des marées très lointaines,  
l'insupportable paix de la chuintante mer  
basse étale et du ciel  
bleu

il y eut l'incision des vents  
exécuteurs  
les mots furent tenaces

je parlais temps, bonheur  
(j'avais déjà beaucoup marché)  
fortunes, bonnes et mauvaises,  
aux épicières

je disais      les poubelles les charettes les dimanches les petits  
                 courants d'air les petits papiers de  
                 l'Histoire,  
                 la pluie  
                 le beau sujet.

23 février 1972-4 février 1973

Pays pirate  
à loins de fermes nues solides  
à fretin de bruyères  
à dune fraîche ouverte  
paille du rire de l'homme  
et l'empan reconnu de l'ombre et du nuage

pays de l'apaisance  
à roc accore  
à renommer la belle étoile  
à mer marraine des silences  
et des nuits réservées au profond de vieux lits  
pour le travail à grand erre de l'amour

pays mourant  
dans le couteau paisible et neuf du vent  
sur la roche hercynienne  
    la stridence des haies  
la belle ouvrage des ondées  
la brume et le jour simple  
à ne pouvoir  
    mot dire  
et dans les mitans  
    moi

4 avril 1972